

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 6 AVRIL 1889

## SANS MÈRE

## PREMIÈRE PARTIE

—Rien ne m'apaisera que lui, sa chère présence, son retour !...

Cependant, au jour elle s'endormit un peu.

Elle se levait depuis la veille.

Quand elle s'éveilla, un grand calme s'était fait en elle.

Sa douleur persistait, mais son énergie revenait, cette énergie douce, patiente, forte et inlassable, qui était le fond même de son caractère.

Était ce avec des larmes et des mots qu'elle saurait ce que son mari était devenu, qu'elle le retrouverait ?

—Non, il fallait agir, et pour cela guérir, reprendre au plus tôt ses forces et son intelligence.

Dans son berceau, Georgette dormait, ses petits poings fermés.

Doucement, Adèle se leva et alla la chercher.

—Est-ce que c'est possible que tu sois orpheline, mon pauvre ange ? Pourquoi Dieu nous punirait-il si cruellement toutes les deux, nous qui n'avons jamais fait de mal à personne ?

Et peu à peu, se reportant en arrière, elle revit tout le passé ; la mort de son père à elle, le désespoir de Mme de Sauves, la ruine succédant à leur vie si large, la misère, l'horrible misère arrivant alors avec les déboires, les angoisses, les humiliations de chaque jour.

Le courage indomptable de Pierre, le sien aussi, quand elle allait donner ses leçons de piano, sous la pluie, l'hiver, sous l'ardent soleil, l'été ; toujours à pied, souvent exténué de fatigue.

Puis l'arrivée de Georges dans sa vie.

Son bon regard droit, son caractère heureux, sa gaieté, son expansion qui avaient éclairé tout de suite leur intérieur si triste, ensoleillé leur existence désespérée.

Comme il l'avait aimée !...

Elle se souvenait de ces petits bouquets de violettes qu'il lui rapportait le soir et qu'il lui offrait si timidement en balbutiant et en rougis-

sant comme une fille ; quand il osait les lui offrir, car le plus souvent il les déposait au coin du piano.

Et elle, qui n'osait pas parler davantage, quelle joie alors !... Elle emportait comme une voleuse les frêles petites fleurs si parfumées et les couvrait de caresses, quand elle était seule dans sa chambre.

Pierre avec son bon sourire paternel et doux lui avait dit quand Georges avait quitté la maison, le soir :

—Vous vous aimez donc, chers enfants !... Ah ! comme vous avez raison !... L'amour honnête, vois-tu, Adèle, il n'y a que ça de bon sur terre !...

Et à partir de ce moment ils avaient été fiancés, ils s'étaient aimés purement, saintement, chaste-ment, jusqu'au jour béni où ils avaient été mari et femme.

Maintenant, le rêve du jour des fiançailles était

réalisé, les deux cœurs battaient en un seul ; Dieu, pour eux s'était privé d'un de ses anges et le leur avait envoyé ; ils avaient cette suprême consécration de l'amour, cette réalisation absolue du bonheur, cette joie sans nom qui s'appelle : l'enfant !

Avec des précautions infinies, car elle s'était endormie, l'adorée, Adèle recoucha Georgette dans son berceau.

—Georges ne te verra-t-il pas, murmura-t-elle en la regardant si belle, si blanche, si rose !... Lui qui t'aimait tant déjà, ne te bénira-t-il pas, ne te dirigera-t-il pas dans la vie, ne veillera-t-il pas sur toi, mon trésor ! Non, ce n'est pas possible !... Dieu ne prend pas ainsi les pères aux petits enfants !... Va, je vais te le chercher, moi, et je sais bien qu'ou tout le monde a échoué, je réussirai !...

Elle s'habilla sans appeler Suzanne, tant elle avait peur qu'on s'opposât à son projet...

Elle était si faible encore !...

Quand elle fut prête, Pierre frappa à sa porte. Il venait la voir, ainsi qu'il le faisait chaque matin.

pour nos affaires privées ?

—Ce n'est pas moi. Mais Suzanne, désespérée de te voir si malade, ne sachant que répondre à tes interminables questions, est allée faire une déclaration sans me prévenir.

—Elle a eu bien tort.

—Certainement. Mais ne lui en fais pas de reproches ; elle a agi par affection pour toi.

—Et qu'a découvert M. Marais ?

—Rien.

—Tu ne veux peut-être pas parler. Mais tu peux tout me dire : ce que j'ai à craindre ou à espérer ; je suis très forte.

Plus bas, mais avec l'énergie qui revenait déjà sous le désespoir immense, Adèle ajouta :

—N'ai-je pas ma fille ?...

—Je t'ai dit la vérité, répondit Pierre. M. Marais n'a rien pu découvrir. Mais je l'ai prié d'arrêter ses recherches. Peut-être qu'en les continuant aujourd'hui il sera plus heureux. Veux-tu le voir ?

—Comment est-il ?

—C'est un homme de cœur, d'une intelligence supérieure.

—Allons chez lui !

—Non, pas dans l'état où tu es. Je vais m'y rendre seul, et le prier de revenir ici avec moi ; dans une heure tu le verras.

—Je ne veux pas te contrarier. Mais fais vite. L'angoisse me dévore. Il me semble que Georges m'appelle, qu'il me reproche mon inaction, mon apathie.

Pierre embrassa sa sœur.

—Si tu te laisses aller à cette impatience, lui dit-il, les nerfs prendront le dessus, tu n'auras plus de possession de toi-même, par conséquent ni force, ni clairvoyance, ni énergie. Calme-toi, apaise-toi, écoute-moi. Et qui sait si à nous deux, à nous trois, avec M. Marais, nous n'atteindrons pas notre but !...

Elle se jeta dans ses bras.

—Oui, je sais, dit-elle, tu es toujours la sagesse et la raison incarnées ; mais je suis si malheureuse !... Puis-je garder mon calme !...

Elle appuya sa tête endolorie sur l'épaule de M. de Sauves et éclata en sanglots.

Pierre, à plusieurs reprises, baisa les beaux cheveux blonds d'Adèle, ces cheveux semblables aux blés murs, si doux de nuance, et se débarrassant doucement de son étreinte, l'assit sur sa chaise longue.

Puis allant prendre Georgette dans son berceau :

—Pour le moment, dit-il, il faut penser à elle, et l'aimer plus que tout ! Garde-la jusqu'à mon retour, qu'elle veille sur toi, qu'elle soit ta protection et ta consolation.

Il partit.

Deux heures après, il était de retour avec le chef de la sûreté.

Pierre avait eu l'heureuse chance de rencontrer M. Marais dans son cabinet.

Après les quelques affaires courantes expliquées le magistrat l'avait reçu.

M. de Sauves lui avait tout raconté et comment il avait momentanément calmé Adèle en lui promettant la visite du chef de la sûreté.

—Je vous en prie, avait-il ajouté, venez, mais faites bien attention à ce que vous direz à ma sœur. Elle n'est pas encore guérie et son amour pour son mari lui donne une extraordinaire pénétration.

M. Marais, ému de l'accent avec lequel Pierre de Sauves parlait d'Adèle, ne put s'empêcher de lui dire :



Au bout d'une vingtaine de minutes environ les constatations étaient terminées.—Voir page 22, col. 1.

En l'apercevant debout, toute vêtue, il demeura frappé de stupéfaction.

—Où vas-tu ? demanda-t-il.

—Chercher Georges, répondit-elle simplement.

—Mais tu es folle ! tu t'es levée hier pour la première fois.

—Je suis très forte. On dirait que je n'ai jamais été malade. Je t'en supplie, Pierre, laisse-moi sortir. C'est l'angoisse, l'inaction et l'incertitude qui me tuent.

—Mais où veux-tu aller ?

—Partout où Georges a pu se rendre lui-même.

—On s'y est rendu.

—Qui ?

—Moi d'abord. Egalement M. Marais, le chef de la sûreté.

Adèle eut un haut-le-corps.

—Comment, dit-elle, tu t'es adressé à la police